

L'amour fraternel

Questions

1. Peut-on aimer Dieu si l'on n'aime pas son prochain ? Peut-on aimer son prochain si l'on n'aime pas Dieu ?
2. Qui est mon prochain ? Y a-t-il un ordre de la charité entre les personnes que Dieu me demande d'aimer ?
3. Peut-on aimer son ennemi ? Si oui, comment ?
4. Comment favoriser la charité entre nos enfants ?

Annexes

1. Première épître de Saint Jean

2,9-11 Celui qui déclare être dans la lumière et qui a de la haine contre son frère est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a en lui aucune occasion de chute. Mais celui qui a de la haine contre son frère est dans les ténèbres : il marche dans les ténèbres sans savoir où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux.

3,10.12 Voici comment se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et pas davantage celui qui n'aime pas son frère. Ne soyons pas comme Caïn : il appartenait au Mauvais et il égorga son frère. Et pourquoi l'a-t-il égorgé ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises : au contraire, celles de son frère étaient justes.

3,15.17 Quiconque a de la haine contre son frère est un meurtrier, et vous savez que pas un meurtrier n'a la vie éternelle

demeurant en lui. Celui qui a de quoi vivre en ce monde, s'il voit son frère dans le besoin sans faire preuve de compassion, comment l'amour de Dieu pourrait-il demeurer en lui ?

4,20-21 Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas. Et voici le commandement que nous tenons de lui : celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère.

2. Benoît XVI, *Deus caritas est*

15. (...) La parabole du bon Samaritain (cf. *Lc 10, 25-37*) permet surtout de faire deux grandes clarifications. Tandis que le concept de "prochain" se référait jusqu'alors essentiellement aux membres de la même nation et aux étrangers qui s'étaient établis dans la terre d'Israël, et donc à la communauté solidaire d'un pays et d'un peuple, cette limitation est

désormais abolie. Celui qui a besoin de moi et que je peux aider, celui-là est mon prochain. Le concept de prochain est universalisé et reste cependant concret. Bien qu'il soit étendu à tous les hommes, il ne se réduit pas à l'expression d'un amour générique et abstrait, qui en lui-même engage peu, mais il requiert mon engagement concret ici et maintenant. Cela demeure une tâche de l'Église d'interpréter toujours de nouveau le lien entre éloignement et proximité pour la vie pratique de ses membres. Enfin, il convient particulièrement de rappeler ici la grande parabole du Jugement dernier (cf. *Mt 25, 31-46*), dans laquelle l'amour devient le critère pour la décision définitive concernant la valeur ou la non-valeur d'une vie humaine. Jésus s'identifie à ceux qui sont dans le besoin : les affamés, les assoiffés, les étrangers, ceux qui sont nus, les malades, les personnes qui sont en prison. « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Mt 25, 40*). L'amour de Dieu et l'amour du prochain se fondent l'un dans l'autre : dans le plus petit, nous rencontrons Jésus lui-même et en Jésus nous rencontrons Dieu.

Amour de Dieu et amour du prochain

16. Après avoir réfléchi sur l'essence de l'amour et sur sa signification dans la foi biblique, une double question concernant notre comportement subsiste : Est-il vraiment possible d'aimer Dieu alors qu'on ne le voit pas ? Et puis : l'amour peut-il se commander ? Au double commandement de l'amour, on peut répliquer par une double objection, qui résonne dans ces questions. Dieu, nul ne l'a jamais vu – comment pourrions-nous l'aimer ? Et,

d'autre part : l'amour ne peut pas se commander ; c'est en définitive un sentiment qui peut être ou ne pas être, mais qui ne peut pas être créé par la volonté. L'Écriture semble confirmer la première objection quand elle dit : « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu", alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas » (*1 Jn 4, 20*). Mais ce texte n'exclut absolument pas l'amour de Dieu comme quelque chose d'impossible ; au contraire, dans le contexte global de la *Première Lettre de Jean*, qui vient d'être citée, cet amour est explicitement requis. C'est le lien inséparable entre amour de Dieu et amour du prochain qui est souligné. Tous les deux s'appellent si étroitement que l'affirmation de l'amour de Dieu devient un mensonge si l'homme se ferme à son prochain ou plus encore s'il le hait. On doit plutôt interpréter le verset johannique dans le sens où aimer son prochain est aussi une route pour rencontrer Dieu, et où fermer les yeux sur son prochain rend aveugle aussi devant Dieu.

17. En effet, personne n'a jamais vu Dieu tel qu'il est en lui-même. Cependant, Dieu n'est pas pour nous totalement invisible, il n'est pas resté pour nous simplement inaccessible. Dieu nous a aimés le premier, dit la *Lettre de Jean* qui vient d'être citée (cf. *4, 10*) et cet amour de Dieu s'est manifesté parmi nous, il s'est rendu visible car Il « a envoyé son Fils unique dans le monde pour que nous vivions par lui » (*1 Jn 4, 9*). Dieu s'est rendu visible : en Jésus nous pouvons voir le Père (cf. *Jn 14, 9*). En fait, Dieu se rend visible de multiples

manières. Dans l'histoire d'amour que la Bible nous raconte, Il vient à notre rencontre, Il cherche à nous conquérir – jusqu'à la dernière Cène, jusqu'au Cœur transpercé sur la croix, jusqu'aux apparitions du Ressuscité et aux grandes œuvres par lesquelles, à travers l'action des Apôtres, Il a guidé le chemin de l'Église naissante. Et de même, par la suite, dans l'histoire de l'Église, le Seigneur n'a jamais été absent : il vient toujours de nouveau à notre rencontre – par des hommes à travers lesquels il transparait, ainsi que par sa Parole, dans les Sacrements, spécialement dans l'Eucharistie. Dans la liturgie de l'Église, dans sa prière, dans la communauté vivante des croyants, nous faisons l'expérience de l'amour de Dieu, nous percevons sa présence et nous apprenons aussi de cette façon à la reconnaître dans notre vie quotidienne. Le premier, il nous a aimés et il continue à nous aimer le premier ; c'est pourquoi, nous aussi, nous pouvons répondre par l'amour. Dieu ne nous prescrit pas un sentiment que nous ne pouvons pas susciter en nous-mêmes. Il nous aime, il nous fait voir son amour et nous pouvons l'éprouver, et à partir de cet « amour premier de Dieu », en réponse, l'amour peut aussi jaillir en nous. (...)

18. L'amour du prochain se révèle ainsi possible au sens défini par la Bible, par Jésus. Il consiste précisément dans le fait que j'aime aussi, en Dieu et avec Dieu, la personne que je n'apprécie pas ou que je ne connais même pas. Cela ne peut se réaliser qu'à partir de la rencontre intime avec Dieu, une rencontre qui est devenue communion de volonté pour aller jusqu'à toucher le sentiment. J'apprends alors à

regarder cette autre personne non plus seulement avec mes yeux et mes sentiments, mais selon la perspective de Jésus Christ. Son ami est mon ami. Au-delà de l'apparence extérieure de l'autre, jaillit son attente intérieure d'un geste d'amour, d'un geste d'attention, que je ne lui donne pas seulement à travers des organisations créées à cet effet, l'acceptant peut-être comme une nécessité politique. Je vois avec les yeux du Christ et je peux donner à l'autre bien plus que les choses qui lui sont extérieurement nécessaires : je peux lui donner le regard d'amour dont il a besoin. Ici apparaît l'interaction nécessaire entre amour de Dieu et amour du prochain, sur laquelle insiste tant la *Première Lettre de Jean*. Si le contact avec Dieu me fait complètement défaut dans ma vie, je ne peux jamais voir en l'autre que l'autre, et je ne réussis pas à reconnaître en lui l'image divine. Si par contre dans ma vie je néglige complètement l'attention à l'autre, désirant seulement être « pieux » et accomplir mes « devoirs religieux », alors même ma relation à Dieu se dessèche. Alors, cette relation est seulement « correcte », mais sans amour. Seule ma disponibilité à aller à la rencontre du prochain, à lui témoigner de l'amour, me rend aussi sensible devant Dieu. Seul le service du prochain ouvre mes yeux sur ce que Dieu fait pour moi et sur sa manière à Lui de m'aimer. Les saints – pensons par exemple à la bienheureuse Teresa de Calcutta – ont puisé dans la rencontre avec le Seigneur dans l'Eucharistie leur capacité à aimer le prochain de manière toujours nouvelle, et réciproquement cette rencontre a acquis son réalisme et sa profondeur précisément grâce à leur

service des autres. Amour de Dieu et amour du prochain sont inséparables, c'est un unique commandement. Tous les deux cependant vivent de l'amour prévenant de Dieu qui nous a aimés le premier. Ainsi, il n'est plus question d'un « commandement » qui nous prescrit l'impossible de l'extérieur, mais au contraire d'une expérience de l'amour, donnée de l'intérieur, un amour qui, de par sa nature, doit par la suite être partagé avec d'autres. L'amour grandit par l'amour. L'amour est « divin » parce qu'il vient de Dieu et qu'il nous unit à Dieu, et, à travers ce processus d'unification, il nous transforme en un Nous, qui surpasse nos divisions et qui nous fait devenir un, jusqu'à ce que, à la fin, Dieu soit « tout en tous » (1 Co 15, 28).

3. Reginald Garrigou-Lagrange,
Les trois âges de la vie
intérieure, ch. XX

L'étendue et l'ordre de la charité

Il suit de là que notre charité doit être universelle elle ne doit pas connaître de limites. Elle ne peut exclure personne sur la terre, dans le purgatoire, dans le ciel. Elle ne s'arrête que devant l'enfer. Il n'y a que les damnés que nous ne puissions pas aimer, car ils ne sont plus capables de devenir enfants de Dieu, ils le haïssent éternellement, ils ne demandent pas pardon, ni la grâce du repentir, ils ne peuvent donc plus exciter la pitié, car il n'y a plus en eux la moindre velléité de relèvement ; cependant, dit saint Thomas, ils sont encore l'objet de la miséricorde divine en ce sens qu'ils sont punis *citra condignum*, moins qu'ils ne le méritent[199], et c'est là une chose qui

réjouit notre charité, qui s'étend ainsi jusque-là. (...)

Pour être universelle, la charité ne demande pas à être égale pour tous, et son progrès dans la voie illuminative montre de mieux en mieux ce qu'on appelle l'ordre de la charité, qui respecte et surélève admirablement l'ordre dicté par la nature. C'est ainsi que nous devons aimer Dieu efficacement par-dessus tout, au moins d'un amour d'estime, sinon d'un amour senti ; ensuite nous devons aimer notre âme, puis celle de notre prochain, enfin notre corps, que nous devons savoir sacrifier pour le salut d'une âme, surtout lorsque nous sommes tenus, par notre office, d'y pourvoir, comme il arrive pour ceux qui ont charge d'âmes. Cet ordre de la charité apparaît d'autant plus que cette vertu grandit en nous. Nous comprenons de mieux en mieux que, parmi le prochain, nous devons aimer davantage d'un amour d'estime ceux qui sont meilleurs, plus près de Dieu, quoique nous aimions d'un amour plus senti ceux qui sont plus proches de nous par sang, l'alliance, la vocation ou par amitié. Nous distinguons aussi de mieux en mieux les nuances des différentes amitiés fondées sur les liens de la famille, de la patrie, de la profession, ou sur des liens d'ordre tout spirituel.

L'échelle des valeurs qui apparaît de plus en plus en cet ordre de la charité montre que Dieu veut régner dans notre cœur, sans exclure les affections légitimes qui peuvent et doivent se subordonner à celle que nous avons pour lui ; alors ces affections sont vivifiées, ennoblies, purifiées, rendues plus généreuses. Alors le progrès de la charité écarte cet esprit de corps, cet égoïsme collectif ou ce

« nosisme » qui rappelle parfois de façon pénible le chauvinisme de certains patriotes étroits qui diminuent leur patrie en voulant la grandir. Une fille spirituelle de saint François de Sales, réformatrice des Bernardines et fondatrice de dix-sept couvents, la Mère Louise de Ballon, disait à ce sujet : « Je ne puis être que d'un seul Ordre par profession et par état ; mais je suis de tous les Ordres par inclination et par amour... Je confesse ingénument avoir toujours été affligée de voir des monastères se porter envie..., d'entendre dire à ceux-ci : le bien des enfants de saint Augustin ne doit pas être pour ceux de saint Benoît ; et à ceux-là : le bien de saint Benoît ne doit pas passer aux disciples de saint Bernard. N'est-ce pas le Sang de Jésus-Christ, et non celui de saint Augustin, de saint Benoît ou de saint Bernard, qui a acquis à leurs religieux tout le bien qu'ils possèdent ? O mon Seigneur ! établissez solidement une bonne intelligence entre vos serviteurs... Les divers Ordres sont composés de corps différents, mais ils ne doivent avoir qu'un seul cœur, une seule âme, ainsi qu'il est écrit des premiers chrétiens. » Autrement on retomberait dans ce défaut, en cette étroitesse que blâmait saint Paul chez les Corinthiens, dont les uns disaient : « Moi je suis à Paul ! » et les autres : « Moi je suis à Appolos ! ». Il leur répondait : « Qu'est-ce donc qu'Appolos ? et qu'est-ce donc que Paul ? Des ministres par le moyen desquels vous avez cru, selon ce que le Seigneur a donné à chacun. Moi j'ai planté, Appolos a arrosé, mais Dieu a fait croître. Ainsi celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; Dieu qui fait croître est tout. » (...)

Comment progresser en cette charité fraternelle ?

Tout d'abord il faut regarder le prochain à la lumière de la foi pour découvrir en lui la vie de la grâce, ou au moins l'image de Dieu qui est déjà en la nature même de son âme spirituelle et immortelle. Comme la charité, en temps qu'amour de Dieu, suppose la foi en Dieu, en tant qu'amour du prochain, elle suppose qu'on considère celui-ci à la lumière de la foi, et non pas seulement à celle de nos yeux de chair, ou d'une raison plus ou moins déformée par l'égoïsme. Or il faut avoir un regard pur et appliqué pour voir la vie divine des autres sous une enveloppe parfois épaisse et opaque. On voit cet être surnaturel du prochain si on le mérite, si l'on est détaché de soi.

A ce sujet, il faut se dire que, souvent, ce qui nous irrite contre le prochain, ce ne sont pas des fautes graves contre Dieu, ce sont des défauts de tempérament qui subsistent parfois malgré une réelle vertu. Nous supporterions peut-être aisément des pécheurs très éloignés de Dieu, mais naturellement aimables, tandis que des âmes avancées sont parfois pour nous très « exerçantes ». Il faut donc prendre la résolution de regarder les âmes à la lumière de la foi pour découvrir en elles ce qui plaît à Dieu, ce qu'il aime en elles et ce que nous devons y aimer.

4. Pour aller plus loin

Le bon samaritain, Lc 10, 25-37

Et voici qu'un docteur de la Loi se leva et mit Jésus à l'épreuve en disant : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Et comment lis-

tu ? » L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as répondu correctement. Fais ainsi et tu vivras. »

Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit la parole :

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai."

Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

Mt 5, 43-48

Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever

son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.

En effet, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Reginald Garrigou-Lagrange, *Les trois âges de la vie intérieure*, ch. XX (suite)

Il ne suffit pas de voir le prochain avec un regard de bienveillance, il faut l'aimer effectivement. De quelle manière ? En supportant ses défauts, en rendant le bien pour le mal, en évitant la jalousie, en demandant l'union des cœurs.

On supporte les défauts d'autrui plus facilement si l'on remarque que souvent ce qui en lui nous impatiente, ce n'est pas une faute grave aux yeux de Dieu, mais ce sont des défauts de tempérament : nervosité ou, au contraire, apathie, c'est une certaine étroitesse de jugement, un manque d'à propos assez fréquent, une certaine manie de se mettre en avant et autres défauts de ce genre. Même si c'est grave, il ne faut pas aller jusqu'à s'irriter du mal permis par Dieu, il ne faudrait pas que notre zèle tournât à l'amertume ; et, en nous plaignant des autres, n'arrivons pas à nous persuader que nous avons réalisé l'idéal. Nous ferions ainsi, sans nous en douter, la prière du pharisien.

Pour supporter les défauts d'autrui, il faut se rappeler que Dieu ne permet le mal que pour un bien supérieur ; on a dit que le métier de Dieu consiste à tirer le bien du mal, tandis que nous, nous ne pouvons

faire du bien qu'avec du bien. Le scandale du mal, produisant un zèle amer et indiscret, est ce qui a rendu stériles bien des réformes. Il faut dire la vérité avec mesure et bonté et non pas cracher la vérité avec mépris. Il faut aussi éviter l'indiscrétion, qui porte à parler sans raison suffisante des travers du prochain, ce qui est de la médisance et peut conduire à la calomnie.

L'Évangile nous dit que non seulement il faut savoir supporter les défauts d'autrui, mais rendre le bien pour le mal, par la prière, l'édification, l'assistance mutuelle. On rapporte qu'un des moyens de s'attirer les bonnes grâces de sainte Thérèse était de lui faire de la peine. Elle pratiquait, en effet, le conseil de Notre-Seigneur : « Si l'on veut te prendre ta tunique, abandonne encore ton manteau. » Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit pas tant de défendre tes droits temporels que de gagner l'âme de ton frère pour l'éternité, que de le conduire à la vraie vie qui ne finit pas. En particulier, la prière pour le prochain au moment où nous avons à souffrir de lui est particulièrement efficace, comme le fut celle de Jésus pour ses bourreaux et celle de saint Etienne, premier martyr, au moment où on le lapidait.

Il faut encore éviter la jalousie, en se disant que nous devons jouir saintement des qualités naturelles et surnaturelles que le Seigneur a données aux autres et que nous ne trouvons pas en nous. Comme dit saint Paul (I Cor., XII, 16-21) : « Si le pied disait : puisque je ne suis pas main, je ne suis pas du corps, en serait-il moins du corps pour cela ? Et si l'oreille disait : puisque je ne suis pas œil, je ne suis pas du corps, en serait-elle moins du corps pour

cela ? Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout entier ouïe, où serait l'odorat ? Mais Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu. Si tous étaient un seul et même membre, où serait le corps ? Il y a donc plusieurs membres et un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous.., Les membres doivent s'aider mutuellement. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui. Vous êtes le corps du Christ ; et vous êtes ses membres chacun pour sa part. » La main bénéficie de ce que l'œil voit, de même nous bénéficions des mérites des autres ; nous devons donc jouir des qualités d'autrui, au lieu de nous laisser aller à la jalousie. Il faut particulièrement exercer la charité avec les inférieurs qui sont plus faibles, et envers les supérieurs qui ont plus à porter ; il ne faut pas souligner leurs défauts, nous ferions peut-être moins bien qu'eux à leur place, mais il faut les aider le plus possible, de façon discrète, pour ainsi dire inaperçue.

Enfin il faut demander l'union des esprits et des cœurs. Notre-Seigneur, priant pour ses disciples, disait : « La lumière que vous m'avez donnée, Père, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un, comme nous-mêmes nous sommes un » (Jean, XVII, 22). Dans l'Église primitive, disent les Actes, IV, 32, « la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout était commun entre eux ». En se propageant dans le monde, l'Église n'a pu conserver parmi ses membres une si grande intimité, mais les communautés

religieuses et les fraternités chrétiennes doivent rappeler l'union des cœurs de l'Eglise naissante. Là où tout l'extérieur est commun, et où les prières sont communes, il faut que cette union intérieure existe, autrement l'extérieur et les prières communes seraient un mensonge à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes. Cette union des cœurs contribue à donner à l'Eglise l'éclat de la note de sainteté, qui suppose l'unité de foi, du culte, de hiérarchie, d'espérance, de charité.

Cette charité rayonnante qui réunit les divers membres du Corps mystique du Sauveur, malgré la diversité des âges, des pays, des tempéraments et des caractères, est un signe que le Verbe s'est fait chair, qu'il est venu parmi nous, pour nous unir et nous vivifier. C'est ce que lui-même a dit dans l'oraison sacerdotale : « La lumière que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée pour qu'ils soient un comme nous sommes un..., et que le monde reconnaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. » (Jean, XVII, 22.)